

Avant-propos

Facilement capté par la contemplation, je suis sans doute le neveu le mieux accordé à mon oncle Alcybion. Avec une part de lucidité tempérée par de l'imagination je partage sa dérision envers la routine et les convenances.

Je reste décidément rebelle à la logique abstraite des matheux, qui font se dresser les épis de mes cheveux fous, comme un lièvre en vadrouille se fige sur place, de panique, devant les phares aveuglants d'un trente tonnes.

Les applications des maths me font entrevoir intuitivement et avec méfiance des déviations fonctionnelles, trop rationnelles, un ordre fictif qui va jusqu'à prétendre que la forme des êtres vivants est régie par... les maths, et donc, par le « Grand matheux universel » ?

Tout cela est bien peu en accord avec la grande part d'aléatoire qui souvent m'incite à l'émerveillement face à la vie.

Sincèrement je préfère l'harmonie, tout aussi abstraite, de la notion de « beauté du geste » sans autre nécessité que celle de me faire sentir que la vie est en quête d'aventure.

La beauté est comme le désert : trop pure, trop parfaite, elle m'inspire une soif sublime, qu'une oasis étanche. Si elle ne me dévore, consumé de désir ardent.

Oncle Alcybion « descendant probable d'une lignée du temps de Babylone », comme il se plaît lui-même à plaisanter, aime confier ses enthousiasmes à ma grande faculté d'étonnement et je lui rends bien l'ironie espiègle qui lui fait déclarer en clin d'oeil :

« Si on abordait les choses sérieuses avec plus d'humour il y aurait moins de gens déprimés.

Tant pis pour les dévotions contrites ou les savantes thérapies. »

Pierlou

L'auberge

Cette nuit-là, une pluie battante cinglait les fenêtres de ma chambre, un vent furieux l'accompagnait. Incapable de m'endormir j'entendais au dehors les rafales qui chahutaient les frondaisons des arbres comme si le vent tentait de les arracher. Un coup d'oeil au réveil : il était vingt-trois heures passées. En pyjama je rejoignis oncle Alcybion au salon. Il était absorbé par la lecture d'une revue. Me voyant apparaître ébouriffé et l'air soucieux tonton comprit que je cherchais à être rassuré en sa compagnie :

— C'est la tempête qui te met dans cet état, Pierlou ?

Sa voix teintée d'une pointe d'ironie comme pour relativiser la situation atténua quelque peu ma nervosité.

Même quand il est nonchalamment assis mon oncle donne une impression d'énergie accumulée, son passé d'aventurier l'a façonné comme un bûcheron aux muscles fermes ; de ses épreuves il a gardé un visage sec, anguleux, mais de ses expériences et des contacts humains, une chaleur dans le ton de la voix, un pétillant dans les yeux et la patience débonnaire, à la fois désinvolte et fataliste des orientaux. En m'approchant de lui je me sentais un peu le pantin désarticulé qui nécessitait quelque soin.

A passé seize ans je parais plutôt moins de visage mais on me gratifie d'une maturité précoce ; je ne m'ennuie ni avec les adultes cultivés, ni avec les gamins turbulents, adaptant mon tempérament au gré de mes affinités et des circonstances qui les favorisent. Aussi, j'aborde avec confiance toute relation, tout en ayant pas mal d'appréhensions quant à mes propres impulsions.

Je m'installai sans répondre à côté du fauteuil où lisait tonton, près de la chatte Noisette que je réveillai en la caressant d'une main nerveuse et me mis à genoux sur la moquette affalé sur l'accoudoir. Je jetai un oeil vague sur les pages ouvertes pour fixer mon regard sur quelque chose. Mon attention fut émoustillée par une photo pleine page d'une coulée de lave incandescente. Oncle Alcybion se fit un plaisir de commenter :

— C'est la lave qui s'écoule des flancs du volcan Kilauea Iki, aux îles Hawaï ; ce doit être une vision dantesque et terrifiante. Je n'ai pas encore eu la chance d'assister à un tel spectacle ; mais, si tu veux, je peux te raconter l'ascension du Stromboli que je fis il y a quelques années. C'est un volcan qui a formé l'archipel des Îles Eoliennes, dans la mer tyrrhénienne au nord de la Sicile.

C'était juste ce qu'il fallait pour m'apaiser... croyais-je.

« Notre petit groupe suivait le guide, un court gaillard du pays, vif, aux muscles saillants ; il marchait d'un pas décidé sans se retourner, les autres lui emboîtaient le pas sur la piste rocailleuse, moi, je profitais de l'excursion pour admirer aussi la flore méditerranéenne si riche en espèces aromatiques et médicinales, cueillant au passage quelque spécimen, me régaland de figues sur les figuiers de Barbarie, de grenades et de petites oranges sauvages. L'air embaumait en passant à côté du genévrier, du fenouil, de la lavande et des jasmins, des amandiers, des tamaris, des arbres de Judée et des caroubiers, je côtoyais des oliviers millénaires tout crevassés et tortueux.

Bref, dans l'euphorie des senteurs capiteuses et les stridulations des cigales la tête me tournait, mes sens exultaient ; je folâtrais si bien que je m'étais fait distancer et le coucher du soleil était imminent. Quand je parvins sur les bords du cratère mon groupe était évidemment reparti depuis plusieurs heures ; je restais seul. Qu'importe, j'étais sur le seuil de l'enfer et je contemplais ébahi mais paralysé par l'appréhension cette cheminée qui laissait échapper des fumerolles à l'odeur de soufre ; un

feu d'artifice de scories incandescentes jaillissaient par intermittence dans un bruit et des sifflements de locomotive. J'eus la vision de l'éruption du Vésuve qui, en l'an 79 ensevelit Pompéi ; je me voyais déjà pétrifié dans les cendres. Je reculai d'instinct et finis par m'éloigner assez pour prendre conscience que la nuit approchait. Je dévalais la pente sur un sentier de chèvres quand par miracle je vis près d'un pin maritime rabougri par les émanations sulfureuses une cahute construite à la diable avec le tuf ramassé sur le sol. Tandis que je m'approchais de laasure je distinguai un vieil homme anguleux qui semblait parler à une chèvre. Tu ne devineras jamais, Pierlou, ma stupéfaction quand je pus détailler la scène, je divaguais sans doute, les sens trompés par toutes les senteurs de l'air : le vieux qui me dévisageait était aveugle et albinos, le regard étrange de ses yeux à l'iris rouge me glaça les os, mais le plus inconcevable était le jeune faune à ses côtés tenant à la main une espèce de flûte de Pan. Je gardai mes distances abandonnant l'intention de demander à m'orienter et je poursuivis ma descente sur le premier sentier rencontré. Celui-ci me mena à la nuit tombée, exténué, le coeur en lambeaux et des crampes au ventre, au croisement de deux chemins pierreux où comme par magie était campée une autreasure plus grande...

Le ton de voix de tonton se fit étrange, plus âpre, ce qui n'était pas fait pour me réconforter néanmoins du regard je l'encourageai à poursuivre.

« Sur la façade, une enseigne à demi décrochée grinçait au vent ; il faisait trop sombre pour y lire l'inscription ; la porte aussi battait dans les courants d'air, les fenêtres aux vitres brisées pendaient dégonnées ; tout semblait abandonné à la nuit. Pas de lumière qui eût pu m'accueillir. Curieux j'avançai sur le seuil. Ce que je vis n'était pas le fruit de mon imagination ou alors la fatigue et la faim m'avaient abusé : devant l'âtre fumant et rougeoyant éclairé par les flammèches du feu un enfant aux traits disgracieux, anguleux comme une tête caprine, jouait de la

flûte de Pan. Auprès de lui, son père sans doute, sec et fort blanc de peau orientait les tisons à mains nues.

A ma stupéfaction, n'osant croire à pareil sortilège, je crus reconnaître en ces êtres étranges le jeune faune et le vieil aveugle de la cahute d'où je venais de m'éloigner avec inquiétude ; un frisson de terreur me parcourut l'échine, vite réprimé quand je vis au milieu de la salle une longue table dressée garnie de victuailles au fumet alléchant ; des carafes de vin et des verres pleins circulaient parmi les convives qui s'esclaffaient, chantaient, banquetaient, et les doigts gras s'empiffraient en pinçant les fesses d'échansons lutines. Pourquoi aurais-je attendu plus longtemps pour les rejoindre ? Je fis un pas vers la généreuse tablée...

Le souffle d'une bise glacée traversa subitement la salle euphorique, éteignant les lampions, s'engouffra dans l'âtre étouffant à l'instant les flammes du feu, plongeant la scène des agapes dans une demi-obscurité et une fumée âcre et épaisse. Sur la table ne jonchaient plus que les reliefs de repas, les carafes renversées, les verres et les plats brisés tout empoussiérés. Figés dans une dernière pose, les convives, affalés sur la table ou renversés sur leur chaise semblaient des pantins. Dans une lueur pourpre " père et fils " me fixaient dans les yeux, l'un, de ses yeux rouges, l'autre d'un regard caprin. Je sentais, impuissant, se racornir lentement mon cœur, mon sang se glacer dans mes veines et si je n'avais eu la volonté farouche de me traîner désespérément vers la sortie en invoquant une prière ancienne, je fus resté pétrifié comme tous ces malheureux convives. A peine eus-je franchi le seuil à la force des ongles et à bout de forces, qu'une saute de vent décrocha l'enseigne, qui tomba à mes pieds. A la lueur de la pleine lune dévoilée par un nuage, et encore plein d'épouvante, je pus déchiffrer un graphisme en gothique ancien, délavé, en lettres rouge sang : « Auberge du Diable »

Pierlou et le berger

Quelquefois je pense à la prière indienne que fait oncle Alcybion dans le secret de son cœur chaque fois qu'il doit se tirer d'une situation inextricable ; aussi, je l'ai faite mienne. Je n'ai pas dû insister pour qu'il me la révèle. C'est une prière du chef indien des Shawnees, Tecumseh : « Quand tu te lèves le matin, remercie pour la lumière du jour, pour ta vie et ta force. Remercie pour la nourriture et le bonheur de vivre. Si tu ne vois pas de raison de remercier, la faute repose en toi-même ». En cette veille des vacances dans les Alpes de Haute Provence, elle est la bienvenue.

Après être passé saluer mes vieux grand-oncle Mirabeau et grand-tante Zacharine et laissé tonton auprès d'eux, comme il le désirait, j'ai pris la route avec mon vélo. Je me suis préparé minutieusement pour une excursion de plusieurs jours, seul : des sacs accrochés au cadre, pour mon linge, une carte de la région pour orienter ma vadrouille et quelques sous pour la nourriture, la belle étoile tutélaire m'indique où bivouaquer en pleine nature et le chant des cigales m'accompagne de sa sérénade quand je m'égayé dans la lande.

Ce jour-là j'étais au comble de l'exaltation, une brise légère me portait aux oreilles de lancinantes sonorités fraîches et claires et une ondée câline sur la peau nue tandis que je foulais en de souples enjambées les jeunes herbes sauvages d'une vaste prairie de graminées, dont le soleil faisait s'ouvrir les épis en un joyeux crépitement, entremêlées de coquelicots et de bleuets qui me chatouillaient les jambes enivrées de soleil. Le bruissement chuintant que je

captais dans l'air avait la pureté et la grâce naissante de voix flûtées de jeunes choristes dont l'aisance ondoyante offrait avec générosité ses sons riches d'harmoniques, et se mêlait aux parfums rustiques qui m'embaumaient.

Un chemin de terre poudreuse que le vent soulevait comme une traîne de mariée qui se hâte devant l'orage limitait un champ de blé étendu à perte de vue. Je fis un saut par dessus et me trouvai parmi les hautes tiges courbées qui balançaient lentement leur épi doré en un ondoisement océanique dans les embruns lourds d'un vent soutenu, aux tournolements insistants. Des froufrous tantôt saccadés, languissants, des heurts comme le secouement de crécelle d'un crotale m'emplissaient les tympanes de voix féminines lançant des stridences tout à coup apaisées en altos murmurantes à mesure que semblait s'éloigner l'orage.

Ilot inconnu, submergé par les vagues déferlantes des blés et voilé par les brumes effilochées encore suspendues par l'aurore, un arbre, un seul, un pin tout tordu ombrageait une petite chapelle rapetissée à ses pieds ; blanche aux tuiles craquantes, qui protégeait des quatre vents, comme un écrin défraîchi derrière un portillon dérisoire, une statuette de madone décolorée, modeste témoin de piété champêtre. Elle paraissait n'avoir d'autre nécessité que d'accueillir ces chants sauvages de la chorale du vent et des herbes qui emplissait les pieux murs. Convie au concert un instant je m'y réfugiai.

Quand la brume eut rouvert l'horizon je me dirigeai vers une lointaine mesure d'où provenaient les sonnailles de chèvres éparées.

Courbé sous sa pèlerine noire et son chapeau aux bords retombants, un berger se tenait immobile auprès d'elles et de nombreux moutons ; appuyé sur deux bâtons qui lui tenaient lieu de reposoir plus que de soutien il avait gardé dans son attitude cette grandeur que fait une vie chargée.



J'avais escaladé une colline rocailleuse puis suivi un sentier qui menait sur un plateau brûlé par le soleil jusqu'aux racines des chardons et de la lavande sauvage qui jadis était cultivée dans toute la région. Sur un piton rocheux je pus contempler le vallon pelé par des générations de moutons ; quelque tumulus de pierres plates témoignait comme repère.

Je voyais en contrebas les taches blanches et noires du troupeau dont résonnaient les clochettes comme un chant ondoyant avec la bise qui portait jusqu'à moi les cris mélodieux que le vieux berger n'arrêtait pas de prodiguer en appelant ses bêtes, elles obéissaient sans que le chien dût intervenir.

Petit à petit il regagnait sa mesure et les bêtes la bergerie.

Nous nous croisâmes au hasard du sentier ; quand nos regards se sont joints j'étais persuadé de l'avoir déjà rencontré il y a bien longtemps. A ses yeux d'aigle enchâssés dans un visage de Sioux je fis un sourire auquel il répondit

par un lent hochement de tête, je saisis alors l'occasion pour lui parler.

— Vous les menez loin vos moutons ?

— Ho non ! plus maintenant, tenez, à quatre vingts ans je vis au rythme de mes bêtes, j'attends la fraîcheur pour nous en retourner.

Jadis, je faisais naître dans une cave un violon que je cherchais, usant temps et patience, à rendre parfait ; on venait me trouver depuis la citadelle de Sisteron pour m'inviter à jouer de mon instrument et déguster de mon vin de cette même cave.

Dans les mesures au faîte de la montagne, isolées sur le plateau de Storo j'ai peut-être pressenti sa présence ; il était là, au creux des moëllons et des solives, mais qui se souvient quand il arrachait chacun d'eux au ruisseau pour, qu'avant que viennent la neige et le vent glacial il répare sa cabane et mette à l'abri ses moutons et ses chèvres ?

Il chantait alors le chant des aoûtiers, l'appel innombrable des villages entiers qui fauchaient les pentes de la montagne à tour de rôle.

Il témoigne aujourd'hui de sa solitude dans ses champs en friche.

Comme s'il devinait mes pensées il s'ouvrit à moi :

— La ville a accaparé mes fils et mes filles, ce sont eux, comme ingénieurs, qui conçoivent de puissantes machines à forme d'insectes géants venues les remplacer aux champs.

Dans le village, leurs amis citadins ont acheté les masures des vieux qui nous quittent, remplacent les rustres bâtisses par le confort auquel ils sont habitués, ce n'est pas un mal, mais ce village de vacanciers a un air factice qui tient du décor de théâtre, comme l'onagre tient de la juument.